Nuit blanche

Nuit blanche

Nuit blanche

## Volume 1, numéro 1

### Andrée Fortin and Éric Gagnon

Number 23, May-June 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20509ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print) 1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fortin, A. & Gagnon, É. (1986). Volume 1, numéro 1. Nuit blanche, (23), 68-70.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# VOLUME 1, NUMERO 1

Par Andrée Fortin et Eric Gagnon

La récente semaine des périodiques culturels, tenue à Ouébec à la fin de février sous le thème Les revues s'affichent, vient rappeler le rôle primordial joué par les médias attachés à la production et à la diffusion de la vie culturelle. Dans la zone littéraire occupée par Nuit blanche coexistent des revues vouées à la création, à l'information, à la critique, cherchant les unes à favoriser le contact entre le public et les livres, les autres à inscrire les phénomènes littéraires dans un espace plus vaste que le livre, par la pré-publication, l'expérimentation et l'éclatement des langages. Comme parler des revues, c'est aussi et forcément parler des gens qui les font, scruter l'éditorial de la première livraison d'un périodique, c'est mettre à jour le projet du groupe qui l'anime et le rôle qu'il s'est assigné tant socialement qu'intellectuellement.

es revues, des journaux, il en a existé dès que les progrès de l'imprimerie l'ont permis, avant même La revue des Deux Mondes qu'on lisait dans les salons au XIX° siècle. Deux caractéristiques s'imposent: d'abord, la périodicité permet de se prononcer sur l'actualité: de transcender l'événement par l'analyse; ensuite le caractère engagé, combatif, permet à des groupes bien précis d'y défendre des idées non moins précises, ce qui n'a pas toujours l'heur de plaire. Pensons au Canadien fermé par le gouverneur Craig en 1810.

Si on s'en tient à notre siècle et aux revues socio-culturelles et artistiques, on constate qu'au Québec elles ont fleuri de tout temps. Depuis *Le Nigog* (1918) jusqu'à *L'oeil rechargeable* (1985), pas moins de 100 revues sont apparues (et parfois disparues après une vie assez éphémère). Quelques repères: pendant la Crise, en 1933 naît *L'action nationale*, en 1934 *La relève*. La guerre et les années qui la précèdent furent riches en revues: *Regards* (1940), *Relations* (1941), *La nouvelle relève* (1941). *Cité libre* (1950) amorce la décennie suivante; viennent ensuite

Les écrits du Canada français (1954), Vie des arts (1956) et Liberté (1959). Pendant la Révolution tranquille, période marquée par Parti pris (1963), les revues sont très politisées, ce qui déteint même sur le premier numéro de La barre du jour (1965) — mais non sur Les herbes rouges (1968). Les années 70-80 sont celles de l'éclatement alors que plus de 75 revues voient le jour, dans des secteurs pluriels: contre-culture (Mainmise — 1970), féminisme (La vie en rose — 1980), actualité littéraire et artistique (Lettres québécoises — 1976; Spirale — 1979)... Arts plastiques, photo, théâtre, danse, musique, autogestion, écologie, chaque secteur est couvert.

# De la génération...

Au delà de l'énumération qui devient rapidement fastidieuse, on remarque une évolution dans la définition que les revues donnent d'elles-mêmes. Aux premières pages du volume 1, numéro 1 d'une revue, on trouve toujours un texte de présentation justifiant la publication de ce nouveau périodique: on y énonce un programme, les objectifs que les fondateurs entendent réaliser collectivement. Que l'on veuille faire circuler de l'information, promouvoir une idée, mettre un lieu à la disposition des intellectuels et écrivains, le vide que la revue entend combler, son originalité, sa nécessité sont toujours précisés, de même, parfois, que le public visé.

Nous ne sommes pas un groupe qui prend la parole en son propre nom et ce préambule n'est pas un manifeste. Il nous paraît au contraire que l'assemblée générale est convoquée depuis longtemps. Nous sommes tous là, ceux d'une génération dont le tour est venu de s'exprimer. Nous avons quelque chose à dire. Mais le silence n'est pas facile à rompre publiquement; il fallait qu'une équipe s'en fit une obligation.

Ceci n'est donc qu'un premier mot, une intervention initiale et qui doit déclencher le débat. Chacun de nos articles veut être une invitation à ceux de trente ans et moins qui n'ont pas encore parlé, à ceux-là aussi qui en ont eu l'occasion mais qui n'ont pas pu dire ce qui leur tenait le plus à cœur.

Ils sont nombreux. Car les hommes et les femmes qui voisinent aujourd'hui la trentaine n'ont pas tous perdu leur temps depuis 1940. Ils ont couru toutes les aventures, spirituelles, artistiques, intellectuelles, sociales, voire politiques. Ils ont aussi couru le monde. Ils ne se sont pas abstenus de réfléchir. Et les voici maintenant qui cherchent tous ensemble, après bien des rêves d'évasion permanente ou temporaire, à pousser des racines dans ce pays.

Extrait de Cité libre (1950)

Jusqu'à la fin des années 60, l'ambition est généreuse... et générale: on veut parler au nom d'une génération ou même de la nation. Le public-cible: tous les hommes et les femmes de bonne volonté. La société a changé; nous les jeunes avons quelque chose à dire de bien différent de ce que radotent nos aînés. Voilà une phrase qu'on retrouve à peu de choses près dans presque tous les éditoriaux de premiers numéros de cette époque. Le plus typique à cet égard est certainement celui de Cité libre où on prétend accueillir tous les moins de 30 ans, tous ceux qui ont quelque chose à dire; on n'y définit pas d'autre cause que celle de la jeunesse... jeunesse qui vieil-lira et à laquelle s'opposera plus tard celle de Parti pris.

Aux revues d'une génération, réunion d'individus du même âge, on peut opposer les revues d'une cause regroupant, elles, des intellectuels ayant revendications et projet communs, ce qui n'exclut pas qu'on puisse fonder une revue pour l'un et l'autre motifs. Cette cause commune n'est pas forcément définie dans le texte éditorial: on prend parfois pour acquis que les lecteurs savent déjà de quoi il retourne. Il arrive aussi que la revue devienne le lieu où formuler de nouvelles idées, prendre parti (comme l'affichera explicitement un des plus importants périodiques des années 60) dans l'élaboration d'une nouvelle idéologie, d'une façon neuve de voir les choses.

«Notre peuple» se cherche: il se donnera peu à peu un État, une unité autre que celle de la langue et de la religion. Parler de consensus chez les intellectuels d'avant la Révolution Tranquille serait plus que risqué. On diagnostique néanmoins dans l'acte de naissance des revues de 1930 à 1965 un désir de modernisation, de rattrapage culturel, social et politique qui peut prendre des couleurs libérales (Le jour, Cité libre) nationalistes (L'action nationale) ou socialistes (Parti pris).

Ces revues vont tout azimuts; on peut y lire universitaires, littéraires, gens d'action (parfois d'ailleurs ce sont les mêmes qui ont un pied dans l'action, un à l'université et le cœur à la littérature) parties prenantes d'un même débat.

### ... au créneau

Après 1967-1968 (l'Expo, les contestations étudiantes) la situation va changer au profit d'une prise de parole généralisée... et de l'éparpillement. Les discussions deviennent plus spécialisées, plus sectaires, les étudiants font sortir leurs revues des campus, les débats se multiplient (féminisme, écologie, autogestion régionale, voix haïtienne de l'exil, etc.) mais un moins grand nombre de revues et d'écrivains y participent. Le choix d'un abonnement devient un casse-tête!

En même temps les procédés d'imprimerie s'allègent: des plombs on passe aux cartons de montage, à la photocomposition et même à la photocopie enfin lisible. Les années 70 sont aussi celles des vaches grasses pour les subventions — liées à l'édition directement ou à la création d'emplois — qui permettent aux revues de tenir le coup malgré un bassin d'abonnés et de lecteurs relativement faible. (D'après L'UNESCO, un pays de moins de 12 millions d'habitants ne peut supporter sa culture — dans le contexte mass-médiatique actuel — en dehors d'une vigoureuse intervention étatique.) En 1978, surmontant les divergences éditoriales et idéologiques, est fondée l'Association des Éditeurs de Périodiques Culturels québécois qui tente de donner de la visibilité aux

revues (publicité conjointe, présence aux Salons du Livre) et qui devient un organisme de pression et de négociation collective face aux gouvernements.

Les revues se multiplient... mais le nombre total de lecteurs n'est pas infiniment extensible, non plus que le temps de lecture qu'ils peuvent consacrer à des revues. Le public de chacune rétrécit donc, ce qui pose la nécessité de rejoindre les convertis plutôt que l'ensemble, donc de jouer à l'intérieur d'un registre particulier, d'un groupe bien précis. Les revues de combat dépérissent, n'arrivent plus à faire entendre leur voix dans le concert. Même *La vie en rose* n'ose pas parler au nom de toutes les femmes, de l'ensemble du mouvement féministe.

Avant 1965, même les revues spécifiquement artistiques et culturelles étaient tentées (teintées) par la cause. Après cette date, ce sont les revues d'idées qui auront du mal à sortir des cercles intellectuels. Ici apparaît de façon manifeste la différence d'intention entre les deux. Pour ceux qui fondent une revue socio-culturelle ou socio-politique, celle-ci n'est qu'un moyen en vue d'une fin - généralement le changement social. Ainsi prennent-ils soin de se situer dans la conjoncture sociale et politique: les objectifs poursuivis dépasseront le monde intellectuel proprement dit. Le nous qui parle se définit dans un cadre plus vaste que celui de la revue (la cause, la génération), l'édition étant une manifestation parmi d'autres des activités du groupe. L'éditorial du premier numéro peut alors prendre le ton et la forme du manifeste.





Au sein de la révolution qui seule pourra nous y conduire, la fonction de Parti pris est double. D'abord, par rapport aux structures aliénantes qu'il s'agit de détruire, cette revue est une entreprise de démystification, nous tenterons de démonter les mythes et les idéologies qui cachent la violence qu'on nous fait, et de révéler les structures, les moyens et les auteurs de cette violence. D'autre part, par rapport à la révolution qu'il s'agit de réaliser, Parti pris aura un rôle critique et réflexif; notre revue exprimera, nous l'espérons, la révolution prenant conscience d'elle-même à mesure qu'elle se fera.

Extrait de Parti pris (1963)





La barre du jour ne défendra aucune idéologie politique, mais elle ne pourra qu'acquiescer à tous les textes de valeur littéraire qui lui seront soumis, bien qu'ils fussent empreints de caractère politique. Car s'il n'y a pas de poésie engagée, il y a une poésie essentielle qui veut tirer l'image de l'homme vers la lumière et assurer à tous une place dans cette conscience culturelle qui s'éveille rapidement aux nécessités et par là se définit comme nécessité. D'ailleurs si nous pouvons maintenant nous prêter avec tant d'ardeur à la création de cette nouvelle revue, c'est en un sens dû à l'inévitable situation de lucidité dans laquelle nous plonge notre milieu. Nous voulons répondre à ce climat de lucidité et il nous semble que cette revue est le meilleur moyen d'atteindre notre but.

Extrait de La barre du jour (1965)

chroniques ....

Les enjeux de notre lutte

30 ans après le Refus Global

Par opposition, une revue artistique est une fin en soi, l'objectif du groupe se limite généralement à l'édition de cette revue, l'intervention vise uniquement le milieu artistique. Le nous n'a pas à être défini en dehors de la revue; la cause c'est la revue, c'est le type de production culturelle qu'on défendra au fil des pages et des numéros.

Les créneaux se font de plus en plus pointus; une revue se consacre au théâtre (Jeu), une à la nouvelle (XYZ), etc., alors qu'auparavant avaient existé plusieurs revues où s'opérait un mélange des genres, où se cotoyaient information, analyse, création. Faut-il mettre cela en relation avec le relatif éclatement de la société québécoise qui n'a plus de cause commune une fois son État constitué? Cela correspond aussi certainement à la déterritorialisation des cultures: si on est mordu de musique ou de théâtre, il est facile désormais de se tenir au courant de l'actualité musicale ou théâtrale planétaire, via revues, cables, vidéos et satellites... et de vivre dans la complète ignorance de la danse par exemple, existât-elle au coin de la rue. Notons enfin qu'il s'est fondé relativement peu de revues à saveur socio-politique depuis le référendum... et que c'est le secteur culturel et artistique qui mobilise les énergies actuellement; et comme en matière d'énergie, rien ne se perd, rien ne se crée, ce sont parfois les mêmes personnes qui se recyclent d'un secteur à l'autre.

### Les gens

Mais qui fait les revues? On a envie de répondre: toujours les mêmes! Les mêmes signatures reviennent non seulement au bas des articles (ce dont on ne saurait se surprendre dans un pays de 6 000 000 d'habitants), mais aussi dans les comités de rédaction. On peut suivre P.E. Trudeau et Gérard Pelletier de Cité Libre aux Écrits du Canada-français; François Charron de Ether (1970) à Stratégie (1972); Roger DesRoches de Ether à Spirale où il rejoint des anciens de Chroniques où on trouvait soit dit en passant un ancien de Liberté. On pourrait multiplier les exemples de chassé-croisé de signatures entre revues de genres et d'époques différentes et arriver ainsi à une fameuse photo de famille des intellectuels québécois! Ajoutez à cela les revues savantes publiées par les universités et le réseau devient inextricable.

L'histoire des revues québécoises, c'est l'histoire du Québec, non seulement dans ce qu'elles nous disent, mais aussi dans la manière dont elles le disent. À chaque nouvelle revue, dans le texte de présentation, on devine les exigences d'une époque... et la nécessité de les dépasser.

# IECTURES

DÉRIVES Nouvelles musiques d'Amérique latine N° 47/48, 1985; 12.00 \$

Comment peut-on être un artiste d'avant-garde dans une Amérique latine sous-développée et aux prises avec l'impérialisme culturel américain? Les recherches musicales d'avant-garde au sein d'un micro-milieu ne font-elles qu'ajouter à la somme des aliénations? Comment concilier l'engagement créateur, démarche quelque peu élitiste, avec l'engagement social? La question de l'avantgarde et de son rapport avec le reste de la société se pose de façon aiguë et ne peut être éludée aux franges des bidonvilles, sous des régimes plus ou moins totalitaires.

Identité culturelle, spécificité culturelle... Voilà le leitmotiv de plusieurs des réflexions que nous présente Dérives. Ces débats que nous avions cru paroissiaux et qui ont regagné les boules à mites depuis 1980, resurgissent en d'autres lieux, mais en des termes très semblables.

Dérives nous propose à la fois des inédits et des traductions d'articles parus dans les années 70 ainsi... qu'un disque qui nous fait entendre ces musiques nouvelles. Dérives, qui vogue vers son dixième anniversaire, surprend et dérange par ses thèmes, séduit pui sa présentation. Ici en interrogeant à la fois les contextes de production de ces musiques nouvelles, en posant des réflexions théoriques, des repères historiques et en fournissant une discographie, c'est un dossier complet, fascinant, et terriblement questionnant qu'on nous présente.

Andrée Fortin

STOP Printemps 1986 Vol. 1, n° 1; 3,00 \$

Revue de création littéraire ayant vu le jour en février, Stop se propose d'encourager la nouvelle écriture en publiant des contes, récits et nouvelles de jeunes écrivain(e)s. Le résultat: une livraison bien faite, pleine d'audace et de promesses, dans une présentation tape-à-l'œil.

Désir, sexe, violence et folie donnent la couleur des dix textes regroupés dans ce premier numéro. Au départ comme à l'arrivée, «Fragment d'une postrévolution» de Sonia Pelletier et «Cunnilingus» de Michel Dumas illustrent une libération presque sublime de tous les phantasmes et les rêves intériorisés dans cha-

white depression tempers of un arrangement of the past of the past